

Laurent Albarracin

LECTURES
[2004-2015]

ÉDITIONS LURLURE
7 RUE DES COURTS CARREAUX
14000 CAEN

© Éditions Lurlure, 2020

lurlure.net

ISBN 979-10-95997-25-2

EN GUISE DE PRÉFACE

Les notes de lectures ici rassemblées ne relèvent pas à proprement parler de la critique littéraire. Accumulées au fil du temps, au gré des recueils reçus, elles n'ont pas l'ambition d'émettre un jugement argumenté sur la valeur des œuvres lues. C'est sans projet concerté qu'elles dessinent un bref aperçu de la création poétique contemporaine, tout partial, partiel, subjectif, voire mal informé qu'il soit. Ces recensions et comptes rendus n'ont pas été rédigés pour guider le lecteur dans ses choix ni même pour servir les livres, mais très égoïstement pour moi, pour ma méditation personnelle, en vue d'en faire mon miel et d'en tirer jouissance, la lecture s'aiguissant mieux lorsqu'on prend la peine de la coucher sur le papier. J'espère n'avoir pas trop trahi les intentions de leurs auteurs mais j'admets volontiers avoir tiré la couverture à moi en commentant ces livres, au profit du morceau d'écriture dont ils auront été l'occasion. Le lecteur que je suis est un bernard-l'hermite, un coucou qui fait son nid dans les livres des autres.

On ne trouvera pas ici de théorie ni non plus de défense d'un courant particulier parmi ces poètes (signalons que quelques prosateurs se sont glissés là incognito, la poésie ayant tous les droits,

et notamment celui de se donner l'apparence de la prose). Tout juste pourra-t-on peut-être remarquer quelques constantes dans les questionnements et préoccupations, en particulier sans doute un certain goût pour les images poétiques, malgré la relative désaffection que nombre de poètes aujourd'hui leur portent, ou du moins le prétendent. À mes yeux la pensée analogique n'a pas dit son dernier mot, elle continue d'être un ressort puissant du poème. Il va de soi que les images citées dans les pages qui suivent éclairent bien plus leur commentaire que l'inverse. Mais il serait certainement vain de défendre une poésie de l'image – de « l'énergie métaphorique de la parole¹ » – puisque, dans la variété des esthétiques, chaque poète en fait un usage singulier, celui qu'il veut ou ne veut pas, à son escient ou à son insu, selon sa science ou selon la rêverie qui le mène, tant sa pratique n'est pas toujours volontaire ni même consentante. Mais je les leur vole, leurs images, sans honte excessive, et prends mon envol avec. Qu'ils me pardonnent ce coup d'aile par lequel je m'éloignerais de leurs desseins.

Nous ne savons pas ce qu'est la poésie. Loin de nous l'idée de lui assigner une tâche, d'y repérer un but ou une direction. Il appartient à chacun de s'emparer du poème pour nourrir sa propre quête qui n'aura pas d'autre réponse que celle d'être augmentée d'un toujours plus grand nombre d'interrogations.

1. Gabriel Bounoure, in *Marelles sur le parvis*, Fata Morgana, 1995.

Anne-Marie Beeckman
Les Boîtes trembleuses
Atelier de l'Agneau éditeur, 2004

Le pouvoir d'Anne-Marie Beeckman est absolu, sans frein ni limitation. Dans le premier texte de ce recueil de poèmes, le livre se présente explicitement comme constituant un « cabinet de curiosités », une série de pièges émouvants où le monde est capté, capturé, captivé même tant ce qui est emprisonné là l'est par la fascination. Collection d'objets conservés dans ce que le poète appelle ses « boîtes trembleuses » :

Je ne possède pas l'oiseau, j'ai sa plume. Pas la montagne, le caillou. Pas l'arbre, un peu d'écorce, des fruits curieux. Pas le temps, le fossile. Je dispute à la mort de petits squelettes, des cadavres séchés. Je sens aussi la vanité de prétendre arrêter sa ronde par des vitrines.

Le ton est donné. On est devant un cas de très fausse humilité, un orgueil rieur où notre complicité de lecteur est requise pour son plaisir et le nôtre. Et nous rions de cette assurance qui nous emporte. Le pouvoir de cette poésie, sa puissance de résolution, est jaugé à l'aune de sa cruauté, de sa capacité à épingle

mortellement les choses, dans une joie d'entomologiste quasiment sadique. On souscrit à cette cruauté comme on cède au principe de plaisir, à cette connivence que l'auteur instaure avec le lecteur contre le principe de réalité. Assurément, ces boîtes ne tremblent pas d'hésitation, d'un manque d'assurance devant le but. Dans ces boîtes qui sont aussi des dispositifs de vision, ce sont les cibles qui tremblent d'avoir été atteintes, transpercées. Les mots ont fusé, ces mots souvent rares qui assurent une parfaite domination sur les choses, ces seuls beaux mots qui élisent un monde.

*Je dis que les cailloux
sont des seins séchés de gazelle*

Comme tout bon poète, Anne-Marie Beeckman a un art consommé de l'image. Il s'agit, comme en photographie, de bourrer l'instant avec de la durée. Il faut que dans la boîte trembleuse de l'image, le temps défaille, qu'il tremble sur ses bases, qu'il rende gorge, qu'il soit vaincu. Qu'il nous apparaisse comme une concrétion de la fuite des choses. Poésie fétichiste, peuplée d'insectes guerriers, d'amazones chasseresses, de machines expertes, c'est une poésie éminemment érotique et carnassière. Des « os de [ses] ennemis », elle dit : « Je fais venir longtemps leur fleur amère. » Le plaisir poétique qui s'éprouve dans ces pages est un abandon forcené à des réjouissances cruelles qui ne s'embarrassent d'aucune restriction :

*La pitié est un os
qui dépare les ailes.*

Pour qui veut s'envoler, aucun attachement n'est plus tolérable. Liberté inféodée (pour reprendre le titre d'un poème ancien d'Anne-Marie Beekman) à son seul désir, à sa seule soif d'amour.

Franck André Jamme
La Récitation de l'oubli
Éditions Flammarion, 2004

Ce livre est la réédition de trois recueils parus précédemment, aux éditions Granit, Fata Morgana et Unes. Franck André Jamme use d'une écriture parcimonieuse, située entre le poème et la prose, prenant la forme de textes courts, de notes, de fragments, parfois tentée par l'aphorisme, mais un aphorisme non saillant qui viserait la simplicité comme horizon indépassable. Rien de plat cependant, mais la recherche d'une ligne de fond commune à l'homme et au monde.

Le premier recueil, *Absence de résidence et pratique du songe*, débute par un texte intitulé « La flamme dans l'eau », qui est un éloge du mutisme du poisson. Cet exercice d'admiration du poisson rouge, animal qui coupe court à la parole de l'observateur, qui le renvoie à son inanité fondamentale, originelle, place d'entrée de jeu le livre et la parole poétique du côté du retrait plutôt que de l'acte créateur. Le texte suivant, « L'entretien de la pierre », sur le même principe appliqué à une pierre, un marbre particulier qui est contemplé, est une interrogation sur l'interrogation que l'on peut éprouver devant un objet qui, dans sa profusion propre, nous oppose une infinie fin de non-

recevoir. Apprentissage de l'exil au contact des choses, mais aussi apprentissage de la vie larvée dans la réalité. Ce qui est vu se retire dans sa simplicité. C'est « toute la gamme des simples » que le poète voit et qu'il pressent devoir être jouée et vécue. « La preuve par l'oiseau » est la description d'un rapace observé au zoo. Ce qui est vu là, dans ce morceau si mutique de la réalité, c'est encore une fois la royale préséance de la vie minimale. Là encore, la pensée méditative qui trouve une borne irréductible dans cet oiseau ne s'élabore pas pour dépasser son objet, mais cherche par lui son propre état antérieur. Elle cherche l'évidence, le *flagrant*. Il y a bien sûr un paradoxe dans une pensée qui cherche quand elle n'espère que trouver à s'abolir. Ce paradoxe est surmonté dans le fait que la pensée, devant un tel insurmontable obstacle, justement et avec bonheur, s'arrête. En quoi elle mime bien son objet, fond sur et en lui. La poésie se résout dans et à son impuissance. « Conques, bannières, feuilles sacrées » rassemble des croquis d'un voyage au Népal. L'enjeu est d'en dire le moins possible, d'ajouter « le moins de poussière possible sur le miroir ». Nulle envie de comprendre. « Le cheval ne sait pas trop : il admet », est-il dit. Ce sont des notes d'un exotisme souverain, où l'ailleurs est laissé à l'irré-médiable ailleurs. Pour autant, le voyage n'aura pas été vain, car l'âme a perçu, cela est suffisant. Dans « La table d'orientation », nous lisons des notes prises en marge d'un commerce amical, d'un dialogue avec « l'aîné ». On devine qu'il s'agit de René Char. Ici c'est l'enjeu poétique qui est interrogé et, du même mouvement, placé au plus haut. Quelque chose naît ici qui est de l'ordre de l'injonction la plus grave et de la compréhension

inaugurale. Il y a un défi lancé, et une acceptation, et ce sont les mêmes. « Par les trous du manteau de l'apparence » : ce qui est médité là encore est l'équivalence entre la vie et la pensée, entre le plus haut désir et l'assentiment. « La cime et le fond ne diffèrent » propose Jamme, non qu'il y ait une réduction analogique de l'un à l'autre, mais au contraire parce que ce qui est commun à l'homme et au monde est une irréductibilité.

Le deuxième recueil, *La Récitation de l'oubli*, est le récit à deux voix (dont une féminine), la narration même, de cette leçon-là : qu'il vaut mieux être du côté de l'oubli que de la remémoration, de l'inconnaissance plutôt que du savoir. Le dialogue s'effectue comme un encouragement mutuel à la dépossession, à l'incertitude assumée. Il n'y a bien sûr rien de didactique ni même de spéculatif dans le propos de Jamme. C'est le grand intérêt de son écriture (et la difficulté qu'il y a à en parler d'un point de vue critique) : jamais le poème ne se fige en une leçon, il ne cesse jamais de déconcerter, de poser l'énigme à chaque instant d'une façon toute naturelle. Le poème ne conclut jamais, il introduit sans cesse à du sens en alerte. Il ne pose pas, il renvoie toujours. L'usage si particulier que fait l'auteur de l'imparfait, outre l'effet de narration donné aux poèmes, apporte une distance quasi mythique, une sorte d'absence au monde qui est raconté. Dès lors c'est le regret qui est recherché pour sa valeur d'usage, sa valeur pratique. Il y a une conscience de la perte comme viatique, il y a une impossibilité majeure qui est une joie.

Le dernier recueil, *Un diamant sans étonnement*, le plus court des trois, est composé de deux parties : une suite de

fragments suivie de neuf notes qui reviennent sur ces quelques phrases écrites en une nuit, dans un état d'écoute intérieure intense. C'est une femme qui parle. C'est également l'amour. Elle s'adresse aux hommes sur le mode d'une promesse encore vivante quoique non accomplie, une attente déçue prête à la réconciliation. L'amour, le ravissement sont montrés comme étant seuls dignes de l'activité humaine. Mais la vérité de cette parole sait qu'elle ne vaut rien sans un engagement entier pour cette vérité, engagement qui n'est pourtant rien d'autre qu'un abandon. Ces paroles sont celles d'un absolu immanent : elles disent l'obscurité difficile de la simplicité, du simple.

Au terme de ce parcours rapide dans ce livre représentatif du trajet de l'œuvre de Franck André Jamme, on voudrait bien n'avoir pas à conclure tant l'écriture du poète échappe à toute fixation dogmatique. Métaphysique sans objet métaphysique, mystique sans révélation et sans aucune fascination pour les états supérieurs, spiritualité sans progression, on ne sait où classer cette poésie. La simplicité et l'obscurité y font un excellent ménage et, pour plaisanter, un efficace époussetage intérieur. « Il n'y a pas de secret », dit Jamme, mais c'est bien cela tout de même le secret. « Il n'y a pas de mystère », dit-il encore, et c'est ce qui est profondément mystérieux. En fin de compte, et il faudrait accepter de le concevoir, on a le sentiment étrange que l'écriture qui se déroule dans le livre, plus qu'elle ne trace le résultat de son écoute, écoute encore, est perpétuellement en état d'écoute.